

Témoignage d'un Evadé...

«Bonjour François, bonjour Anna, bonne année !»
Qu'il fait bon chez vous...! Le froid nous a surpris en ce début d'année et j'apprécie la chaleur de votre maison». «Un café ?...» - «Pourquoi pas !»
«Voilà ce qui m'amène : Mme le Maire a réuni la commission responsable du bulletin communal et il m'a été demandé de vous interviewer : c'est à la suite du document qu'a édité M. Savey, directeur d'école en 2001/2002 avec ses élèves des CM1 et CM2 sur la guerre 39/45. Vous avez, François, dans votre vie un parcours suffisamment atypique pour qu'il intéresse. J'aimerais que vous nous racontiez». Nous voilà bien installés : François et moi, face à face au bout de la table, Anna à l'autre bout épluchant les légumes qui sentaient bon le frais, et prête à intervenir si parfois François s'aventurait dans des explications qu'elle jugerait secondaires...



François :

«Je suis enfant de Condeissiat, né à la mercerie où mes parents, pendant 25 ans, ont exploité la ferme de 18 hectares. Je suis allé à l'école jusqu'à 13 ans à peu près normalement dans la journée ; souvent le soir j'allais garder les vaches, car il n'y avait pas de clôture. Mes parents sont venus aux Trèves vers 1930, ensuite je suis allé travailler dans les fermes à la journée ou à l'année».

Guy Robin :

«Finalement, vous avez eu une scolarité intéressante car beaucoup d'enfants n'allaient à l'école que l'hiver et aussi gardaient les vaches, ou les bœufs ou les cochons. Vous aviez 24 ans quand la guerre a été déclarée le 3 septembre 1939 par l'Angleterre et la France à l'Allemagne... Comment s'est passée cette période de votre jeunesse ?».

François :

«On partait au service militaire à 21 ans environ pour 2 ans. Je suis donc parti à Lyon, puis Tunis en 1936. Quand je suis revenu en 1938, Hitler prenait de plus en plus de pouvoir en Allemagne et ça

sentait une odeur de guerre. J'ai été rappelé en mars 1939 à Agen, Bordeaux, puis Casablanca pour 6 mois. J'ai quitté le Maroc à la déclaration de guerre par Oran et Marseille pour arriver au front à la frontière allemande vers Forbach et Sarreguemines. Il n'y avait que des militaires : tous les civils étaient partis vers le sud. On a vite compris que nous n'étions pas à force égale : les Allemands étaient mieux entraînés et mieux équipés. Ils étaient protégés par des chars et des tanks alors que nous avions des chevaux. On battait en retraite presque constamment et dès qu'on s'arrêtait pour résister, ils nous encerclaient, ils étaient plus mobiles que nous. Le 15 juin 1940, notre chef voyant qu'on était pris, nous donna l'ordre de jeter nos armes et lever les bras, puis nous nous sommes couchés, car ça tirait de tous les côtés. Nous avons été fouillés par les Allemands : ils m'ont pris mon couteau et mon rasoir. C'était près de Troyes».

Guy Robin :

«Cela doit être humiliant de toujours reculer devant l'adversaire pour être pris finalement ! Comment l'avez-vous vécu ?».

François :

«Plusieurs centaines ont été faits prisonniers en même temps que moi et nous avons été conduits au camp de Mailly, au nord de Troyes, j'y suis resté 2 mois. Pendant le trajet on nous a fait enterrer les chevaux morts depuis plusieurs jours déjà. Nous étions 35 000, la nourriture était peu abondante : nous mangions jusqu'aux orties et dents de lion : il fallait bien vivre... ! Un jour, nous voyons arriver un camion de ravitaillement, quelques macaronis pendaient d'un sac crevé. Avec un camarade, nous avons tiré dessus et remplissons nos poches. Un allemand nous donna des coups de crosse de son fusil sur les pieds pour nous faire arrêter. Dans une vieille boîte, nous avons fait cuire les pâtes récoltées, abrités et cachés entre 2 murs ; un allemand ayant vu la fumée s'approcha et donna un coup de pied dans notre casserole de fortune. Adieu les macaronis ! On les a quand même mangés et partagés avec d'autres prisonniers, malgré le mélange avec un peu de terre et des petits cailloux. Après quelques semaines passées à Mailly, au cours d'un rassemblement, les allemands ont demandé si certains d'entre nous étaient des agriculteurs : toutes les mains se levèrent, chacun pensait que dans une ferme au moins on mangerait et survivrait».

Guy Robin :

«C'était un mauvais souvenir ces 2 mois à Mailly... Comment ont-ils choisi les agriculteurs recherchés ?».



Témoignage d'un Évadé...

François :

«Nous nous sommes retrouvés une trentaine de prisonniers dans un tout petit village près de Sedan. Les Allemands nous ont installés dans les maisons laissées vides par les habitants partis vers le sud. L'armistice entrant en vigueur le 25 juin 1940, quelques mois plus tard, les réfugiés revinrent prendre possession de leur maison. Ils n'étaient pas heureux que nous ayons pris leur place. On nous a entassés dans des baraquements ou dans des maisons bombardées où il restait encore un petit bout de toit... Nous étions venus aider aux travaux des fermes et ramasser les récoltes : nous avons fauché les blés à la faux, tout le travail se faisait à la main avec souvent des outils de fortune... J'avais été choisi pour ramasser le lait dans les fermes avec une cariole tirée par un cheval, je livrais ce lait sur une place à Sedan où il était redistribué».

Guy Robin :

«Vous êtes resté jusqu'à la fin de la guerre, c'est à dire 4 ou 5 ans dans ces conditions ?».

François :

«Oh non ! Je suis resté bien moins que ça... Encore deux petites anecdotes : quand nous nous rendions au champ pour faucher le blé, nous passions en bordure d'un champ de pommes de terre, nous avions obtenu d'en ramasser quelques unes en rentrant pour améliorer l'ordinaire et nous remplissions nos poches (dans des treillis militaires, il y a de grandes poches). Un soir, un détachement allemand nous a fouillés et comptés, un de nos amis s'était évadé. On nous a pris toutes nos pommes de terre et obligés à les enterrer... Finie la cueillette des pommes de terre. En faisant ma tournée de lait, j'avais l'occasion d'aller à la ville et je faisais quelques courses pour les civils revenus et pour les copains. Un jour, j'ai rapporté 2 litres de gnôle (eau de vie en Lyonnais), ce fut la fête et tout le monde était bien gai. Le gardien de notre groupe n'étant plus maître de la situation a appelé les gendarmes français. Cela s'est bien fini... ! mais les représentants de l'ordre m'ont mis en garde : «Faites attention Poncet, ce n'est pas bon pour vous».

Guy Robin :

«Si vous n'êtes pas resté prisonnier, vous vous êtes donc évadé ?».

François :

«Deux de mes copains, un savoyard et un ardéchois, me disaient souvent : «Dis donc, toi qui vas à Sedan, tu pourrais pas te renseigner, savoir où est la gare, comment on peut y aller et s'il y a des trains pour le sud, on s'ennuie ici ! Je ne connaissais pas le chef de gare et mon temps était limité... je suis tout de même allé demander à la

gare. Le chef de gare m'a dit qu'il y avait un train à 21 heures, et plus après. Nous avons décidé avec mes 2 copains de partir, c'était le 20 décembre 1941. En quittant le village, la bonne du chef allemand nous a vus et nous a demandé où nous allions, nous avons répondu que nous venions de jouer aux cartes, nous étions indécis, nous ne savions pas si nous allions continuer ou retourner au camp. Tant pis, nous décidions de continuer, nous avons fait à peu près 2 kilomètres à pied, à travers champs, pour atteindre Sedan. Arrivés à la gare, on s'est arrêté un moment et nous avons vu un allemand qui montait la garde vers la salle d'attente. Le train était en gare... nous nous sommes un peu éloignés vers la voie ferrée et nous avons sauté dans un wagon, le train démarrait. Arrivé à Nancy, le train s'arrêta, un allemand de la gestapo nous a demandé nos papiers. N'ayant pas de papier, je suis passé derrière lui pendant qu'il regardait les papiers des deux autres et je me suis enfermé dans les WC. Quand je suis sorti, un bon moment après, je me tenais le ventre, faisant semblant d'être malade ; je n'ai pas revu l'allemand, mes 2 camarades avaient une fausse carte d'identité que leur avait faite l'institutrice du village. Le train nous a amenés jusqu'à Besançon. «Tout le monde descend». Nous demandons dans un hôtel si l'on pouvait nous recevoir, ils ont tout de suite vu que nous étions des prisonniers évadés malgré nos habits civils que nous avions trouvés en cours de route. Ils nous ont fait monter dans une chambre en nous interdisant de descendre, car en bas il y avait des allemands. Nous sommes restés une nuit et un jour, en haut. On nous apportait à manger, nous n'étions pas rassurés sur notre sort, nous nous demandions ce qu'ils allaient faire de nous. Un passeur est venu nous voir car il y avait là d'autres prisonniers, il nous a dit de descendre un par un et de le suivre. Nous avons fait une vingtaine de kilomètres à pied. Il y avait avec nous des hommes, des femmes et des enfants. Le passeur nous a dit : «surtout ne dites rien avant que nous arrivions». Ce passeur connaissait bien l'endroit et surtout les postes de garde. C'était la nuit et il y avait même de la neige. Nous sommes arrivés près d'une rivière : la Loue, les femmes se demandaient «comment allons-nous faire pour passer cette rivière ?, le passeur a demandé aux hommes «costauds» de porter les femmes et les enfants : il ne s'agissait pas de passer sur les ponts. Nous les avons portés jusqu'à l'autre rive, je me suis un peu mouillé et nous avons continué notre chemin. Nous avons fait encore 3 kilomètres à pied, le passeur nous a dit : «maintenant vous êtes chez vous !». Nous avons fini la nuit dans une ferme et le matin, les gendarmes sont venus, ils nous ont donné des cigarettes et à manger. Un car nous a conduits à Lons le Saunier, puis à Bourg où



Témoignage d'un Evadé...

nous avons été démobilisés. J'ai continué à pied jusqu'à Condeissiat : les michelines ne circulaient plus, les allemands avaient enlevé les rails. Je suis arrivé chez mes parents le jour de Noël 1941, je frappe à la porte, mon papa lisait le journal. En m'entendant, il a cru que c'était mon frère Louis, il me dit :

«T'e que to fabrique ourdi ?, te vas, si tie..., oh ben.... ! et don ta !!!».

(«Qu'as-tu fait aujourd'hui ?, tu vois je suis là..., oh alors... ! c'est donc toi !!!»). Il a été surpris... !

Guy Robin :

«Vous avez réussi, bravo ! mais les autres au camp, ont-ils été victimes de représailles ? Vous avez fêté cela, quand même !».

François :

«Oui, nous avons réussi, nous avons eu de la chance... il était plus facile de s'évader à ce moment là qu'en 1943/1944. Je n'ai pas eu de nouvelles du camp, mais je ne pense pas que les camarades restés aient souffert de représailles, peut-être simplement un resserrement des contrôles pendant quelques jours. Le plus dur c'était pour ceux qui étaient repris... Quant à faire la fête, il n'en était pas question : d'abord je ne tenais pas qu'on sache que je m'étais évadé et en plus nous étions dans une période de restriction et de peur. J'ai repris ma vie d'avant 1936, allant travailler de ferme en ferme. Fin 1942, pour le 11 novembre, je m'étais «loué» pour l'année chez M. Berthet à Levoux. Quelques jours plus tard, les allemands arrivent à Condeissiat, logés à la

Génetière, ils projettent de construire un blockhaus, un fortin, enterré en partie, à 150 m au sud de la ferme de Levoux. Ne voulant pas éveiller la curiosité et désirant rester dans l'ombre, j'ai dû résilier mon contrat et aller dans une autre ferme, à Saint-Georges sur Renom. Puis j'ai travaillé 2 ans à la tréfilerie, mais je n'étais pas fait pour cela : le bruit, le manque d'air pur, de liberté. En 1949, j'ai été embauché par M. Paul Ricol, Maire, comme cantonnier de la commune : aucun chemin communal n'était goudronné, j'ai beaucoup charrié du gravier pour boucher les trous et élagué des haies... Je me suis marié avec Anna qui travaillait au Préventorium de Romans (centre de rééducation) et nous nous sommes installés «aux Trèves» dans la petite ferme où nous sommes encore : la ferme faisait un complément intéressant à ma profession de cantonnier que j'ai assurée 26 ans. En 1975, j'ai pris ma retraite de cantonnier : nous menons «aux Trèves», une vie paisible, entourés de voisins sympathiques dans ce village où nous sommes bien.

Guy Robin :

«Bravo pour cette vie bien remplie....merci de m'avoir raconté tout cela, simplement, sans amertume. Au revoir ! Pourtant je ne peux pas vous quitter sans vous féliciter, François, pour ce diplôme d'honneur pour activités et dévouement pendant la guerre 39/45 qui vous a été remis le 8 mai 2002 et votre cinquantième anniversaire de mariage que vous venez de fêter.»



Jusqu'au 8 mai 1945, capitulation de l'Allemagne, la guerre a continué avec son cortège de morts, de blessés, de souffrances, de peurs etc... Après le 8 mai 1945, le retour des prisonniers français, l'arrivée des prisonniers allemands, nous avons appris à nous tolérer, à nous respecter, parfois même à nous aimer. L'Europe de paix est en construction depuis plus de 50 années grâce au noyau dur formé par l'Allemagne et la France. Puisse ce témoignage être l'exemple et le levain de paix dans le monde.

Guy Robin,
Maire honoraire

12 allemands prisonniers en France ont vécu de 2 à 4 ans dans les fermes de Condeissiat. L'un d'eux, Christian Schiefer, resté près de 4 années dans la ferme de M. Vacheresse à Thimon, a tenu un carnet journalier. Il a écrit un livre qu'il nous a remis, dédié à Condeissiat où il raconte l'accueil local, du Maire, M. Ricol, surtout son travail, l'agriculture en cette période, ses sentiments, ses rêveries, les fêtes qu'ils ont organisées, etc... Ce livre sera prochainement édité. Si vous êtes intéressé, faites le savoir à la Mairie.

